



BOUT DE CAUSERIE

De quoi vous parler, amis lecteurs, qui vous intéresse, par ce temps de canicule ? Il semble que tout sujet soit, comme la chaleur, presque insupportable.

Puisque nous sommes à l'époque des excursions, voyages de plaisirs, parties de bois, parties de pêche, laissez-moi donc vous entretenir d'un joli tour sur l'eau que je faisais, ce matin même, en compagnie d'un ami. Au moins c'est plus frais que de parler villes et rues : Ainsi donc, si vous voulez m'en croire :

“ Nous irons sur l'eau nous y prom promener...”

Tiens, autant vaut le dire tout de suite, c'est avant d'avoir fini mon petit voyage, sur le bateau même qui nous mène au port, comme on le chanterait de l'aviron, qu'il me prend envie de vous en jaser. Et je cède à la tentation. Après cela on ne me refusera pas au moins le mérite de l'actualité.

* *

Ceci posé, voici notre itinéraire. C'est sur le St-Laurent, toujours la voie royale des voyages pittoresques, des belles excursions. De Salaberry de Valleyfield à Beauharnois, et retour : via les rapides du Côteau, de St-Timothée et des Cèdres, avec un bout de navigation sur les lacs St-François et St-Louis, en descendant, puis en remontant le lac St-Louis et le canal de Beauharnois.

Mon visiteur de Montréal et moi, nous avions projeté ce petit voyage dès la veille.

Sur pied avant six heures, nous étions prêts pour le départ à 6½ hrs.

L'air du matin, toujours si bon, est encore meilleur sur l'eau que partout. La brise du lac était fraîche et caressante. C'était vraiment plaisir à se tenir debout sur le pont d'avant du bateau et aspirer à pleins poumons, à respirer à pleines narines les senteurs matinales de ce bon petit vent du large.

C'est ça qui creuse l'appétit, quand on n'est pas déjà lesté comme nous l'étions d'un copieux déjeuner.

Mais voici déjà que nous voguons sur le lac depuis plus d'un quart d'heure, loin de Valleyfield, et tout près du Côteau Landing, à présent. Enfin, nous atteignons le chehal de descente, et notre bâtiment, virant bout pour bout, met le cap, cette fois, droit sur Beauharnois.

* *

Nous repassons vis-à-vis Valleyfield, notre point de départ, car nous avons dû monter près de trois milles plus haut pour atteindre le susdit chehal, à la tête de la Grand'Ile.

La descente commence, activée par le courant, et tout de suite prend une allure presque vertigineuse, attirés que nous sommes par les remous du prochain rapide, celui du Côteau.

Laissant Côteau Landing à notre gauche, nous passons le grand pont de fer de la compagnie du Canada Atlantique, construit l'année dernière.

Il se compose d'une vingtaine d'arches géantes, tout de fer, reposant sur de solides piliers en maçonnerie et qui servent à relier les deux rives avec deux îles mitoyennes. L'arche qui constitue le pont tournant est longue de deux cents pieds et se meut sur un pivot. On est tout surpris de voir fonctionner aussi facilement cette énorme masse mobile. L'industrie humaine est bien puissante.

Le pont du Côteau n'a pas coûté plus de \$1,200,000 et deux vies d'hommes. C'est un progrès sur ses confrères laurentiens de Lachine et Montréal. Viendra le jour où l'on jettera sur notre grand fleuve d'énormes viaducs avec autant de facilité relative qu'un ponceau sur un fossé.

Quelques arpents au-dessous du grand pont, nous sommes en pleins rapides du Côteau. Ils sont très courts, ceux-là, mais ils ne sont pas sans émotion.

Quand le bateau contourne l'île qui semble se pencher pour sourire pendant que lui se cabre sur la vague ; quand il se faufile entre cette île et le rocher qui lui fait vis-à-vis ; quand la houle, fendue par son étrave, clapote avec fracas le long de ses flancs, on ne peut se garantir d'un certain frisson. C'est là l'agrément du voyage, quoi !

Tout est bien qui finit bien ; nous voilà, tout péril passé, naviguant en eau morte, juste en face du village riverain de Côteau du Lac.

Pour un peu plus d'une demi-heure, le voyage se continue en ces conditions-là. Les deux rives sont élevées et fort jolies. Sur la rive nord, comté de Soulanges, se succèdent de très belles résidences d'été, entre autres le manoir de la famille de Beaujeu, perdu dans un bosquet féérique. Au sud, comté de Beauharnois, la Grand'Ile avec sa garniture de forêts magnifiques est du plus bel aspect.

A un certain endroit, spectacle unique, du milieu du fleuve, quatre clochers d'églises catholiques, avec leurs croix étincelantes au firmament, nous marquent les quatre points cardinaux. Ce sont Saint-Timothée et Sainte-Cécile de Valleyfield, au sud ; Saint-Dominique du Côteau du Lac et les Cèdres, au nord.

Quelques instants après, nous arrivons vis-à-vis l'église des Cèdres, et le joli village s'étagant avec une grâce toute champêtre sur la côte escarpée.

Puis la Grand'Ile finit et nous voici en face de Saint-Timothée, à l'opposite des Cèdres, un peu plus bas. Encore un endroit que nous frôlons presque. Nous y distinguons clairement au passage, outre l'église si près du fleuve que son ombrage s'y baigne, le presbytère, le couvent, le collège, tous édifices d'un caractère public et très jolis.

A peine le village est-il dépassé que nous filons entre deux îles, et nous nous trouvons soudain à l'entrée des fameux rapides de Saint-Timothée appelés “Chûte à boulaux,” par les anciens voyageurs et les habitants des environs.

* *

Oh ! la fameuse chute, comme elle apparaît grandiose et menaçante à la fois aux yeux du voyageur qui l'attendait avec anxiété, telle que promise par son guide imprimé !

Son bouillonnement terrible, sa vague immense où le navire tanguait et s'agitait comme une simple coquille de noix, son mugissement effroyable, tout annonce aux passagers un spectacle magnifique. Et l'attente générale n'est pas trompée.

Notre bateau, cependant, tout en dansant sur la vague une ronde émouvante, obéit docilement à l'habile direction du pilote. Il contourne l'insondable abîme où s'effondrent les flots tumultueux de la chute, et qu'on a nommé “la cave”.

Une fois cela passé, malgré la vague tiennne bon encore pour sept ou huit minutes de marche, le péril paraît bien moins grand, la respiration se fait plus libre, et les voyageurs, tout d'abord frappés de mutisme, commencent à se communiquer leurs impressions. La première, se communique toujours, c'est la satisfaction de voir fuir, par derrière, loin du navire, le redoutable gouffre.

C'est alors que chacun, ceux du pays surtout qui la connaissent mieux, rappelle un peu de sa néfaste histoire.

Oui, elle a une légende, la grande chute, une funèbre et bien triste légende !

Les victimes connues ne sont pas nombreuses, c'est vrai, mais hélas ! c'est toujours trop. Et puis que de pauvres ignorés, parmi les voyageurs qui, depuis tantôt cent ans affrontent ses périls, dorment dans ses cavités, leur sommeil dernier !

* *

Je sais quelques-uns des sinistres dont la “Chûte à boulaux”, si justement terrible au touriste, a été le théâtre.

Il y a quelques années, un bateau ayant légèrement dévié de sa route, s'y engloutissait tout entier. Par un miracle inespéré, il revint immédiatement à la surface ; passagers et fret purent être

débarqués sains et saufs sur une île où il alla atterrir et s'échouer. C'était le *St-Hélène* de la Cie du St-Laurent.

Ça ne devait pas toujours finir si bien que cela.

Deux ou trois ans plus tard seulement, deux jeunes gens, entraînés loin de la rive par le courant rapide, furent engloutis à tout jamais dans le gouffre sans fond.

C'étaient deux écoliers du collège de St-Timothée. On les vit tous deux agenouillés dans leur frêle barque en dérive, l'un d'entre-eux tenant même son chapelet à la main à l'instant où ils disparaissaient sous la vague meurtrière. Et c'était, quel supplice ! absolument impossible de leur porter secours !

Une année ou deux se passèrent, et la même scène pleine de tristesse se renouvela.

Cette fois, ce fut un pauvre jeune homme dont l'embarcation, soudainement défoncée, je ne sais trop par quel malheur, se mit à faire eau pendant qu'il franchissait seul un courant des plus rapides, juste au-dessus de l'effrayante chute.

A son tour, il fut entraîné sans rémission. Quand on l'aperçut, il faisait vainement un appel désespéré à un secours devenu absolument impraticable par la proximité trop grande de l'abîme, le malheureux ! Et lui aussi, on le vit aussi, à genoux sur l'arrière de sa chaloupe, les bras en croix, offrant probablement à Dieu le sacrifice généreux de sa vie de vingt ans !

Trois ans plus tard, et dans la même famille, un autre grand garçon de vingt ans se tuait, à la chasse, tout auprès de l'endroit où le frère avait péri, en se déchargeant accidentellement son arme dans le ventre.

Triste chute ! Pauvre mère !

* *

Mais achevons notre voyage. Tout en jasant nous voici aux Cascades, troisième rapide paré par le canal de Beauharnois.

Encore de fortes vagues qui font craquer notre léger navire dans toute sa membrure, des tourbillons tout blancs et surtout un rocher menaçant dont il faut bien se garder.

On le contourne aisément, car notre pilote connaît tous ses secrets. On double en même temps la Pointe du Buisson, fameuse dans tous les environs comme endroit de pique-niques, de pêche et de campements.

Enfin, c'est fini des rapides. On laisse, à droite Melorcheville, gros hameau à l'entrée du canal de Beauharnois, douze milles plus bas que Valleyfield, et après trois milles de marche sur le lac Saint-Louis, nous touchons au quai de Beauharnois.

Descendons un instant, propose mon compagnon et traversons la ville. Il nous est alloué pour cela une demi-heure, c'est bien, profitons-en.

Tel que dit fut fait. Quatre ou cinq rues traversées à la hâte, l'église visitée en passant, le couvent, le collège, le manoir, examinés à vol d'oiseau deux ou trois manufactures, quelques résidences plus privées relevées au pas de course, nous avisons Beauharnois.

De retour, du haut du pont du bateau nous examinâmes le reste. Beauharnois n'est pas grand, mais bien joli. Cette petite ville d'été vaut la peine qu'on s'y rende et le bien qu'on en a dit.

* *

Il passait neuf heures quand, après avoir refait son petit bout de lac Saint-Louis, notre bateau entra dans le canal de Beauharnois.

Je glisse sur cette partie du voyage à travers les écluses d'un long canal : car, qui l'a connue peut dire qu'elle n'a guère de poésie.

Les neuf écluses du canal de Beauharnois servent à élever graduellement le niveau du lac Saint-Louis à celui du lac Saint-François. La dépression du fleuve, de Valleyfield à Beauharnois, est de plus de soixante pieds.

Trois heures après, vers midi, nous débarquons à Valleyfield, mon compagnon et moi, enchantés de notre petit voyage de six heures sur l'eau.

Le récit que je viens d'en esquisser vous rendra peut-être mauvais compte de notre satisfaction